

Vie des arts

François Vincent : une autre exigence de spiritualité

Jean-Luc Épivent

Volume 30, Number 122, March–Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54050ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Épivent, J. (1986). François Vincent : une autre exigence de spiritualité. *Vie des arts*, 30, (122), 62–63.



6. Reno SALVAIL
Les Mées (vues d'avion).

rait sembler en conséquence la plus autonome dans son développement plastique, indépendante de toute autre stimulation imaginaire que locale. Or, il n'en est rien, et c'est peut-être, au contraire, celle qui touche au plus intime de la culture québécoise du sculpteur. Au premier moment

de sa rencontre avec la théorie figée des moines de pierre, Reno Salvail déclare avoir senti remonter en lui le souvenir, presque oublié, des périodes de recueillement obligé du temps où, enfant, il allait à l'école religieuse. Ainsi, le paysage présentement vu des rives de la Durance se

reliait à des expériences passées vécues aux bords du Fleuve d'outre-océan, comme, pour Joachim du Bellay, le Tibre en appelait à son cher Liré d'outre-monts.

Pendant *Les Mées* de Reno Salvail tiennent au Québec aussi en ce qu'elles sont une de ces œuvres (où la mort n'est pas seulement évoquée, mais ses effets mimés dans le matériau même) qui semblent constituer de nos jours un chapitre essentiel de la création réflexive québécoise, comme en attestent les réalisations si diverses, par ailleurs, de Louise Gauthier-Mitchell, de Michelle Héon, de Denis Langlois, de Paul Lussier, d'Alex Magrini, de Gilles Morrissette et d'autres. Comme si l'art, défini par Jean Baudrillard, de façon tout à fait appropriée à ces œuvres, comme «méditation visible et infelligible du Réel», avait changé de caution. Car l'auteur de *Simulacre et simulation* ajoute: «toute la foi et la bonne foi occidentale se sont engagées dans ce pari de la représentation: qu'un signe puisse renvoyer à la profondeur du sens, qu'un signe puisse s'échanger contre du sens et que quelque chose serve de caution à cet échange – Dieu bien sûr». Mais Dieu est mort, en art comme en littérature, il y a déjà presque un siècle... D'où ces évocations de la camarde qui, certes, ne peut servir de caution à quelque foi symbolique que ce soit; et donc, simultanément, cette pratique de l'art non plus comme simulacre, mais comme simulation, à fin d'exorcisme, dont les monuments de Reno Salvail sont des manifestes explicites.

FRANÇOIS VINCENT UNE AUTRE EXIGENCE DE SPIRITUALITÉ

Jean-Luc ÉPIVENT

L'évolution plastique de François Vincent est marquée par l'apprentissage d'une distance: celle qu'il a su prendre avec sa propre culture. L'artiste, en effet, est de ceux, si nombreux, qui ont subi – pour ne pas dire qu'ils l'ont suscitée – la fascination de l'Orient. De cette confrontation entre deux univers, il ne dégage pas une simple leçon de relativité – finalement facile à formuler – mais, avec une authentique véhémence, réclame surtout, vis-à-vis de lui-même, l'accès à un surplu d'intériorité.

La vingtaine de pièces récemment présentées à Paris¹ par François Vincent ne constituent qu'une étape. Toutes ont vu le jour en 1985. Explicitement situées dans le temps, elles sont là pour témoigner d'un

passage, sans avoir l'ambition d'imposer un terme. Leur élaboration s'est faite à partir d'un papier d'abord gravé, puis marouflé, l'opération de collage s'effectuant par le recours à des supports de récupération – de vieilles portes, le plus souvent – qui contribuent eux-mêmes à conférer aux œuvres une apparence, soigneusement cultivée, de tableaux-objets. L'évocation, à la fois vague et pressante, d'une stèle ou d'une fresque s'impose en permanence au spectateur, qui ne peut qu'être impressionné par l'indéfinissable moelleux des couleurs, en contradiction avec la rigidité de la construction. En effet, les formes ogivales ou triangulaires qui se dressent avec un superbe aplomb font appel, pour leur part, à l'architecture. C'est comme si

leur auteur, porté par sa soif de spiritualité, s'empressait de nous proposer une nouvelle église ou un nouveau temple, sans que nous puissions très bien percevoir pour l'accueil de quel culte, encore inconnu.

En raison de son importance, il est nécessaire de souligner, une fois de plus, l'influence exercée, depuis 1980, par l'Extrême-Orient sur François Vincent. Après une découverte théorique qui l'a incité à réfléchir sur différents aspects de la philosophie et de la métaphysique nippones, l'artiste a séjourné plusieurs mois en Inde, notamment du côté de l'Himalaya. Là, conscient des contradictions perçues entre le dit et le vécu, entre l'acquis et le pressenti, il a décidé de faire le vide en lui, par l'évacuation de tout système intellectuel et de tout concept purement cartésien. Dans sa démarche, il a donc, au contraire, accordé la priorité à l'élan du corps, trop souvent occulté par les écrans de la raison. Cette attitude d'un homme plus soucieux d'interrogations que d'affirmations s'est traduite, sur le papier, par

un comportement gestuel voisin des voies de l'ascèse. Dès lors, les couleurs de la calligraphie ont pris l'éclat de la prière. Entre l'humilité de l'attitude et l'ambition illimitée qui la sous-tend, comment se situer? Dans un tel contexte, toute vaine glorification de l'individu doit, par principe, s'effacer au profit d'une mystique de l'universel.

Si l'on remonte plus haut dans la formation de François Vincent, on relève qu'il appartient à un milieu cultivé, très ouvert à la vie de l'esprit et, sans doute aussi, à certaines préoccupations religieuses. Deux de ses sœurs sont comédiennes, la troisième est costumière. Lui-même a été amené à réaliser des décors pour le théâtre. Il s'intéresse toujours de près à la scénographie. Voilà qui suffirait, par bien des côtés, à expliquer son attrait pour l'architecture. Si son métier est solide, ainsi qu'en témoignent, entre autres, les stages et travaux effectués en gravure, son sens de l'invention est par ailleurs très vif. Au début des années soixante-dix, il a contribué à la formation d'un groupe, The Fabulous Rockets, qui a su, par ses positions, faire parler de lui dans l'underground québécois. Il s'agissait déjà, à partir de performances ou d'événements, de tendre vers un art *global*, intégrant, au nom de l'absolu, les données les plus diverses – et, peut-être, les plus contradictoires – quotidiennement offertes par l'existence.

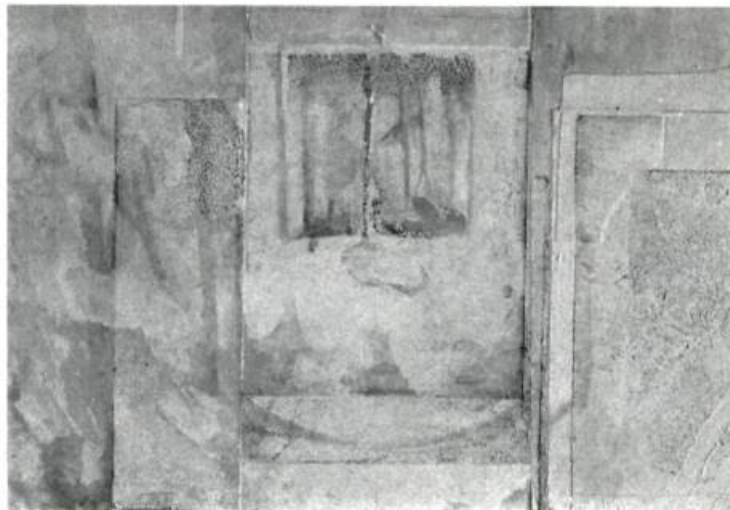
A trente-cinq ans à peine, François Vincent a encore une longue carrière devant lui. Or, son aptitude pour l'expression graphique est évidente. Sa maîtrise dans le maniement de l'encre et de la couleur, de la colle même, est égal. Familier de toutes les techniques d'impression, il a l'amour

du papier, qu'il sait préparer, qu'il sait plier, qu'il sait faire parler ou vibrer. De l'aquarelle à la sérigraphie ou à des expérimentations nouvelles, rien ne l'arrête. Depuis quelques mois, il s'est attaché à composer des cubes, dont, simultanément, il pare de gravures les différentes faces, aspirées par un seul appel à la synthèse. Le piège, pour lui – ô paradoxe! –, pourrait être de céder à un certain intellectualisme. Surtout, qu'il ne laisse pas s'éloigner le flot qui le traverse, sous le fallacieux prétexte d'en mieux saisir le reflet! Nous risquerions, alors, de voir la cosmogonie abstraite vers laquelle il tend se dessécher dans une sorte de désert intemporel et dérisoire, n'ayant plus rien d'autre à nous offrir, sans même un der-

nier mirage, que le repli de ses sables mouvants...

Sur le point de partir, nous devons bien l'avouer, notre impression d'ensemble reste partagée. L'expérience et les idées de François Vincent ne sont pas inintéressantes, loin de là. Elles sont même de nature à éveiller, au profit de leur auteur, une certaine sympathie. Mais en quoi devraient-elles nous inciter à penser qu'elles vont nécessairement peser sur nos destinées, elles, plutôt que des centaines ou des milliers d'autres, d'une qualité sans doute équivalente? Rien ne permet encore de le pressentir.

1. Chez Catherine Boyer, à l'Association L'Essence/Ciel. De plus, l'artiste présentait, en novembre 1985, d'autres travaux récents, à la Galerie Michel Tétrault, de Montréal.



7. François VINCENT
Sans titre, 1985.
(Phot. Centre de Documentation Yvan Boulerice)

SCULPTURE-CÉRAMIQUE. POURQUOI PAS?

Mireille PERRON

Il y a un intérêt de plus en plus marqué à l'endroit des artistes qui utilisent la céramique comme moyen d'expression. Cette curiosité, jusqu'ici quasi inexistante dans le milieu des beaux-arts, manifeste un déplacement des sensibilités. Le milieu de l'art semble préoccupé par les discours périphériques. On peut déceler une série d'affinités entre le travail des artistes en art visuel et celui de ceux qui pratiquent la céramique et qui articulent leurs préoccupations autour de problèmes similaires. Il est donc maintenant moins susceptible de s'intéresser au travail de l'autre. Mais à quel univers théorique s'associe-t-on lorsqu'on a consciemment choisi un art dit mineur? C'est un peu comme si, dans un monde éclaté, la modestie apparaissait désormais comme une

qualité et non plus comme une tare. Et comment parler du travail de ces artistes-céramistes sans tomber dans une grossière tentative de légitimation?

Outre la période formaliste dominée par la peinture, la modernité a vu naître l'idée que l'art pouvait se matérialiser au travers de n'importe quelle technique: photographie, land art, performance, déchets, etc., et même ne pas accorder d'importance du tout à sa matérialisation (l'art conceptuel). Donner la préférence à un matériau semblait inapproprié pour le rêve moderniste. Les artistes travaillant en céramique sont restés en marge du mouvement moderne. Il n'est pas étonnant qu'un intérêt pour leur travail apparaisse à l'époque où la pertinence du projet moderne est fortement discutée.